Document generated on 04/23/2024 9:29 p.m.

Voix et Images

La tentation cosmopolite

Simon Harel

Volume 14, Number 2 (41), Winter 1989

L'édition littéraire au Québec

URI: https://id.erudit.org/iderudit/200775ar
DOI: https://doi.org/10.7202/200775ar

See table of contents

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)
1705-933X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Harel, S. (1989). La tentation cosmopolite. *Voix et Images*, *14*(2), 281–293. https://doi.org/10.7202/200775ar

Tous droits réservés © Université du Québec à Montréal, 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La tentation cosmopolite

par Simon Harel, chercheur autonome (ACSAIR) Fonds F.C.A.R.

Il sera ici question de la tentation cosmopolite dans le roman québécois[1], thématique de plus en plus présente: en témoignent certains récits de Jacques Poulin et de Jacques Godbout. Les textes qui m'intéressent, **Volkswagen blues** de Poulin et **Une histoire américaine** de Godbout, se caractérisent tout d'abord par l'établissement d'un pacte interculturel liant les personnages québécois de ces récits à des acteurs définis comme périphériques. Ces personnages (la Grande Sauterelle chez Poulin; Terounech dans **Une histoire américaine**) déstabilisent l'armature discursive de ces romans puisqu'ils contribuent à questionner la mise en place d'une assise rigide de l'identité. Pour les besoins de cette étude, je les définirai comme «étrangers». De la même façon, l'extra-territorialité est le corrélat obligé de cette étrangeté du lieu qui permet un «désaisissement»[2] ayant pour fonction d'interroger la singularité de l'identité québécoise.

Je rappelle tout d'abord brièvement l'argumentation principale du roman de Godbout. **Une histoire américaine** raconte l'itinéraire de Grégory Francœur, homme politique, publiciste qui, le temps d'une saison en Californie, est impliqué à son corps défendant dans une histoire de trafic d'immigrants. Grégory Francœur, professeur invité à l'American Association of Social Communicators, rencontre Terounech, jeune Éthiopienne, et noue avec elle une relation amoureuse fondée sur un malentendu, ce que j'appellerai la tentation cosmopolite.

Qu'en est-il plus précisément de ce roman de Godbout? Il me semble en premier lieu instituer cette extra-territorialité qui fait jouer par ailleurs une définition complexe des paramètres de l'identité et de l'altérité. L'acteur principal du récit, Grégory Francœur, magnifie son amour pour Terounech, y voyant peut-être la possibilité d'échapper à l'ambivalence mélancolique pour son Québec natal. Le départ pour la Californie, manifestation directe de cette

---

1 Ce texte est la version remaniée, à l'occasion de cet article, d'un chapitre traitant de l'extra-territorialité et de la représentation du personnage étranger chez Poulin et Godbout. Cet essai sur le cosmopolitisme dans le roman québécois sera publié, fin 1989, aux éditions du Préambule. Je désire remercier le C.R.S.H.C. qui, dans le cadre d'une bourse postdoctorale, a permis la réalisation de cette recherche.

2 Le désaisissement (l'oubli provisoire de la langue maternelle, le séjour en un lieu étranger) rend possible une régression du Moi où la constitution de l'identité du sujet est questionnée de manière fondamentale. D'ailleurs, Freud n'a-t-il pas fait l'expérience de ce sentiment de «déjà vu», substitut du corps maternel, au moment de sa contemplation du Parthénon sur l'Acropole?

extra-territorialité, suppose une identité clivée. En somme, l'idéalisation de l'Autre qui correspondrait à cette fascination de l'altérité ne met pas pour autant de côté la menace de l'étranger. C'est ce dernier qui induit en retour l'angoisse créée par le clivage de l'identité.

Le récit rétrospectif de l'incarcération devient à ce titre le prétexte obsessif qui cherche à naturaliser l'espace, à l'intégrer à un mouvement d'appropriation. Rien d'exceptionnel à cela car, dans cette passion pour l'extra-territorialité, plusieurs questions sont posées. Qui suis-je? Qui sont les Californiens? Autant d'interrogations qui renvoient à une identité impossible à définir. Seul le bornage d'un espace par le recours à l'écriture[3] fait obstacle au caractère déréel de l'univers californien. Acte créateur qui permet de constituer un «récit» de l'incarcération à la suite de l'emprisonnement de Grégory Francœur. Il n'est d'ailleurs pas assuré que cette appropriation de l'espace soit réalisée. L'inquiétude ressentie à la faveur de la contemplation de l'étrangeté californienne laisse place à la jubilation: *Assis dans le fauteuil à côté du chauffeur, j'avais une vue imprenable (en Technicolor) sur les eaux de la baie (...). J'absorbais les paysages comme une cellule photoélectrique se nourrit de lumière.*[4] Le retour au Québec, espace natal, est donc le signe d'une défaite, d'une identité soudainement rétractée aux contours du territoire familier. L'Autre — Terounech — ne peut être acceptée que dans la mesure où elle échappe au cadastre québécois, de façon à ce que son étrangeté soit associée à cet univers extra-territorial que représente la Californie.

Prenons un autre récit auquel je ferai appel à de nombreuses reprises, texte d'autant plus intéressant qu'il fait lui aussi de la Californie l'aboutissement de cette quête de l'identité. Il s'agit de **Volkswagen blues** de Jacques Poulin. Dans ce roman, le parcours de Jack Waterman, à la recherche de son frère Théo, de Gaspé à San Francisco, laisse des traces: autant d'indices territoriaux d'un va-et-vient qui ne se conclut cependant pas par la création d'un bornage. Le regard de Jack Waterman à San Francisco est lui aussi confronté à la terrifiante étrangeté du spéculaire, au surgissement du non-familier chez un visage pourtant connu, en l'occurrence Théo qui est retrouvé, rue Market, paralysé.

L'euphorie ressentie à la faveur de la démesure du lieu (la Californie étant inscrite dans ces deux romans parce qu'elle semble indiquer une perspective continentale) est soudainement modifiée en connaissance obscure de ses limites. L'aperception[5] — la possibilité de voir et de traverser le continent sans entraves afin de retrouver Théo — laisse place à la dégradation. Cela est particulièrement

---

3 Le livre de Pierre-Yves Petillon, **la Grand-route: espace et écriture en Amérique**, Paris, Seuil, 1979 (Fiction & cie), aborde de façon détaillée cette problématique. Voir aussi les propositions très pertinentes de Michel de Certeau, ce qu'il nomme les «opérations de bornage», dans **l'Invention du quotidien. Arts de faire/1**, Paris, Union générale d'édition, 1980, p. 215-225 (10/18).

4 Jacques Godbout, **Une histoire américaine**, Paris, Seuil, 1986, p. 24.

5 Quête d'une vision spontanée des choses, non médiatisée par la réflexion. Je définis l'aperception, concept philosophique, comme une manifestation de l'imaginaire dans son acception lacanienne: saisie immédiate du désir de l'autre qui est toujours un puissant facteur d'identification.

symptomatique dans le roman de Poulin où la mise en scène spéculaire (traversée de l'espace sans obstacles) est désormais impossible face à l'Amérique californienne que représente San Francisco. La perte du regard (Théo ne reconnaît plus son frère Jack), l'ambivalence de la nomination (c'est le cas de la photo prise en 1977 au Café Trieste à San Francisco où la désignation de Théo achoppe sur l'énoncé *unidentified man*), tous ces indices sont signifiants puisqu'ils traduisent la dégradation du sens de l'espace, l'échec de la tentative d'appropriation (la recherche de Théo), l'inutilité de toute élaboration cartographique.

C'est ici qu'il faut faire appel à cette mise en scène du tiers comme représentation de la différence, modalité d'inscription de l'étranger qui rompt l'ordre monologique du récit. La composition ternaire[6] dans le discours romanesque semble particulièrement importante quant à la problématique du cosmopolitisme. Il serait vain de vouloir retrouver dans ces deux romans la dimension euphorique d'un cosmopolitisme entrevu essentiellement comme fait positif. Plutôt qu'une réunification hamonieuse des différences, réconciliation utopique des ethnicités, cette composition ternaire aurait une fonction de parasitage ne privilégiant pas l'illusion d'une archéologie fondatrice mais plutôt la mise en œuvre d'une sédimentation plurielle des réseaux et des codes discursifs. Ainsi, dans le roman de Poulin, le cosmopolitisme, réflexion sur cette inscription ternaire, conteste la fascination pour la figure du double, gémellité à la fois fascinante et honnie. La quête du frère Théo permet de mieux situer le cadre de cette réflexion en privilégiant les motifs de l'éloignement et de la détresse mélancolique. Peut-être faudrait-il parler ici de la recherche d'un proto-étranger tant la quête, associée à la figure de Théo, est constamment déterminée par l'image du double. La dérive spatiale est dans cette perspective le complément nécessaire d'une durée métaphorisée en éloignement. Partir à la recherche de Théo, c'est bien tenter une impossible fusion, essai d'abolition du temps écoulé pour retrouver le double en soi. La quête du double est donc fortement influencée par des motifs associés à la réfraction, au miroitement, à la symétrie. **Volkswagen blues** prend l'aspect d'une sédimentation de parcours entremêlés à travers la quête du double qui lie Jack Waterman à son frère Théo.

---

6 Le travail d'analyse à partir de cette notion me semble prometteur. Il permettrait de déceler à l'œuvre dans le discours romanesque des statuts actoriels qui déterminent en retour la consolidation défensive ou, au contraire, la remise en question d'une identité définie narrativement comme dominante et centralisatrice. Georg Simmel définissait ainsi cet étranger en écrivant: *La distance à l'intérieur de la relation signifie que le proche est lointain, mais le fait même de l'altérité signifie que le lointain est proche*. Georg Simmel, «Digressions sur l'étranger» dans **l'École de Chicago: naissance de l'écologie urbaine** (textes traduits et présentés par Yves Grafmeyer et Isaac Joseph), Paris, Aubier, 1979, p. 54 (Essais). Encore faut-il préciser que l'altérité doit être reconnue dans sa dimension dialogique pour que la différence apparaisse comme proximité. J'utilise ici la notion de tiers afin de laisser entendre que l'étranger est aussi cet «autre» fantasmatiquement extrinsèque, entrevu non pas comme double ou complément mélancolique, mais comme altérité psychique radicale. L'attribution à un tiers du statut d'étranger permettrait de faire jouer une identification complexe où l'Autre ne serait pas le répondant obligé de mon adresse énonciative.

D'où le caractère subversif de cette composition ternaire dans **Volkswagen blues** qui fait obstacle à la perpétuation d'un ordre monologique. La recherche du double se conclut par un échec. Jack Waterman ne dit-il pas: *Je... l'idée qu'il vaut mieux ne pas revoir mon frère... j'ai accepté cette idée tellement vite que... maintenant je me demande si j'aimais vraiment Théo. Peut-être que j'aimais seulement l'image que je m'étais faite de lui.*[7] En somme, la volonté de fusion narcissique est contestée par l'apparition d'une négativité qui hante le discours romanesque. L'étrangeté, le non-familier seraient des caractéristiques de cette logique ternaire comme s'il fallait rompre l'aliénation captative qui inféode la constitution de l'identité au regard de l'autre. Non pas qu'il faille imaginer un sujet échappant à la captation imaginaire, celle-ci étant garante de l'identification: reconnaissance qui permet de se savoir à la fois semblable et différent. Mais cette composition ternaire définit une négativité, l'impossibilité d'en appeler à une synthèse unifiante, ce qui recoupe la problématique du métissage telle que représentée par la Grande Sauterelle. Le refus d'une dimension symbiotique, fusionnelle, laisse place à une valorisation de la dissymétrie comme si la constitution de l'identité ne pouvait être que fragmentaire.

Le caractère subversif de cette composition ternaire proviendrait donc du fait que la thématique du double se révèle notoirement insuffisante. Tout désir de réunification gémellaire, par le biais d'un désir concomitant de régression à l'unité, s'accompagne d'un vœu de symétrie. À l'encontre de cette identité qui se constitue par réduplication, la mise en scène d'un personnage tiers se caractérise par une tout autre logique. En somme, la *mètis*, au sens étymologique, ne ferait ni un ni deux. Tout au plus pourrait-elle représenter par son indécision un entre-deux, l'espace d'un choix, toujours en attente d'une réalisation. Fragmentation, ruse, morcellement de l'identité, tel serait son univers. Cette logique ternaire est le signe d'un excédent. Ni monade, ni dyade, elle définit l'extériorité de l'espace social. En somme, elle tient lieu de tiers-exclu. Ce qui explique le statut de la Grande Sauterelle, son métissage revendiqué comme une façon de rompre la trop grande rigidité de l'espace social, l'intérêt affirmé pour la marginalité, la périphérie.

Volkswagen blues de Poulin met donc en place les enjeux d'une vaste réflexion sur cette constitution de l'identité à la faveur d'une extra-territorialité qui intègre les motifs de la gémellité et du métissage culturel. La conclusion du roman est à cet égard révélatrice: le séjour à San Francisco s'apparente à la contemplation d'un univers éclaté, sans significations prescrites. Vivre dans cette ville revient à s'y perdre, à l'exemple de Théo, ou des vagabonds qui errent près de Market Street. Le cosmopolitisme apparaît ici dérisoire. Divers parcours s'enchevêtrent mais la volonté d'assigner une conclusion à ces itinéraires demeure illusoire. Un peu comme si l'arrivée en milieu urbain, ce que représente ici San Francisco, rompait l'illusion d'une continuité

---

7 Jacques Poulin, **Volkswagen blues**, Montréal, Québec/Amérique, 1984, p. 289 (Littérature d'Amérique).

référentielle. La quête de Jack Waterman, tout entière déterminée par la recherche de son frère Théo, trouve à San Francisco sa conclusion malheureuse.

Dès le départ de Gaspé, le parcours a été minutieusement balisé de façon à ce que la recherche du frère ne soit pas entravée. Mais à San Francisco les cheminements perdent de leur cohérence. La frénésie ambulatoire des *hobos* tient lieu de quête. Le cosmopolitisme se confond avec les parcours de ces vagabonds qui errent jusqu'au littoral du Pacifique. La revendication d'un discours fondateur est contestée au moment de cette arrivée à San Francisco. Il n'y a plus de sens premier, de savoir référentiel associé au balisage du parcours de Jack Waterman. La dimension commémorative de cette quête est toujours actuelle, sans qu'elle soit pour autant synonyme d'authenticité. L'itinéraire de Jack Waterman est dans un premier temps certifié par ces trajets des explorateurs de la Nouvelle-France. Mais à San Francisco, l'écheveau du récit se défait. Les balises qui orientent la quête deviennent autant de signes dispersés. Seule la quête de la Grande Sauterelle à la recherche de son passé apparaît comme l'expression timide d'une positivité. Comme si cette dernière, Montagnaise métisse, était le seul personnage créateur d'inédit. De façon à ce que cette pluralité culturelle, affirmation d'une hétérotopie, échappe à ce désir régressif de retour à l'unité.

Cette logique ternaire est donc avant tout symbolisée par la Grande Sauterelle, Indienne métisse d'une communauté montagnaise de la Basse Côte-Nord. Puis, au moment de la mise en scène du pèlerinage américain par la figure ambiguë du frère Théo. Ce dernier représente au début du roman l'incarnation d'une altérité d'autant plus étrange qu'elle se nourrit du semblable et de la proximité. Le double est bien en effet le modèle d'une relation symbiotique, fusionnelle, prototype d'une identité pleine, substitutive. En ce sens il peut très bien servir provisoirement à cautériser l'angoisse de l'absence provoquée par le voyage outre-frontière. Mais la découverte de Théo, rue Market, est le comble de la méconnaissance.

> *Il haussa la voix.*
>
> *— C'est Jack! C'est ton frère!*
>
> *Les yeux de Théo se plissèrent comme s'il faisait un effort pour comprendre. Ses joues étaient creuses et il avait des plis de chaque côté de la bouche et des poches sous les yeux. Des touffes de poils gris lui sortaient du nez et des oreilles. Il remua les lèvres et un peu de salive coula au coin de sa bouche. [...]*
>
> *— I don't know you, dit-il.*[8]

Dans cette perspective, la *mètis* pourrait bien être substituée au double perdu et pourtant idéalisé que représente Théo. La Grande Sauterelle parcourt elle aussi le territoire américain, mais sans y retrouver les signes contemporains de l'inscription d'un bornage ou la légitimation d'un parcours. Ce n'est pas

---

8 *Ibid.*, p. 284-285.

l'*Oregon Trail* des immigrants, encore moins les pérégrinations de Marquette et Joliette qui justifient sa quête. Peut-être seulement la nécessité de substituer à la violence de l'histoire américaine les traces d'une quête commémorative. Il y a là un territoire amérindien, mais mis en réserve, et l'observation de ces indices laissés en témoignage, de *Fort Laramie* à *Sand Creek*, donne à relire l'inscription de la mort, la contemplation des signes de cette présence antérieure.

De ce point de vue, les parcours de Jack Waterman et de la Grande Sauterelle sont tout à fait divergents. Pas de différence au moment de la rencontre de Théo, seulement la mort. Le visage meurtri de ce dernier ne reconnaissant plus son frère est l'aveu de l'échec de ce spéculaire, le constat d'une finitude trouvant sa conclusion géographique sur le littoral du Pacifique. Le cas de la Grande Sauterelle est tout à fait différent. Pas de recherche de l'altérité à la façon de Jack: nul reflet ou miroitement dans cette dimension spéculaire de l'autoportrait qui amène Jack Waterman à s'aliéner, foulant les traces de l'héritage laissé par son frère Théo. Il faudrait plutôt parler à cet égard d'un pouvoir d'altération car la contemplation par la Grande Sauterelle des traces du génocide autochtone fait jouer une désintégration de la signification. Si l'Amérique californienne demeure, pour Jack Waterman, une surface à investir dans sa démesure jusqu'au constat de la mort métaphorique de Théo, la Grande Sauterelle ne rencontre, au long de ce parcours, que les indices d'une mort dispersée, d'un génocide qu'elle devra dans tous les cas commémorer.

Les deux quêtes sont donc distinctes. Pour Jack Waterman, l'idéalisation de la démesure continentale, la recherche effrénée du double, laissent place au constat d'une mort à l'œuvre dont Théo est l'annonciateur. Tout autre est le cas de la Grande Sauterelle. Le rappel du génocide autochtone permet d'observer les traces d'une scarification douloureuse du continent américain. Ce qui explique pourquoi la conquête euphorique du territoire est impossible pour elle.

Pourquoi dès lors ce recours à l'extra-territorialité comme matrice du discours romanesque? Et surtout quelle relation établir entre cette projection spatiale et ce que j'ai appelé la tentation cosmopolite? Dans les romans de Godbout et de Poulin, le personnage québécois est toujours un sujet assiégé. Le désir est alors grand de faire appel à la notion d'extra-territorialité, par la figuration de cette Californie mythique, comme s'il était possible de condenser en un autre lieu le paradoxe que constituerait sur le territoire même du Québec une identité se caractérisant par son agencement composite.

La tentation cosmopolite nécessite l'exercice d'une mise à l'écart de façon à ce que l'étranger ne devienne pas envahissant. Cela explique la nécessité d'une marge à l'œuvre dans le discours romanesque où pourrait être cantonnée l'identité labile. C'est le cas de Théo et de la Grande Sauterelle dans le roman de Poulin, personnages dont l'identité est en quelque sorte fondée *a contrario*, symbolisée par le refus d'une appropriation territoriale. Au nomadisme de ces deux personnages s'ajoute de plus une ambiguïté nominative comme si l'impossibilité de fixer en un lieu déterminé les attributs d'une identité devait produire, pour ce qui est de ces personnages, une idéalisation malgré tout soumise au désenchantement.

Le cosmopolitisme dans ces deux romans, observation d'une différence culturelle (la Grande Sauterelle est Montagnaise, Terounech est Éthiopienne), descelle l'espace restreint de l'identité québécoise dont Jack Waterman et Grégory Francœur sont les énonciateurs. Sauf que cette contestation se trouve plus ou moins amoindrie dans les deux romans. Car c'est l'acte de nommer et de situer un «étranger» distinct de soi qui suscite la distance. Mettre à l'extérieur, situer hors d'un lieu défini reviendrait, tel le mécanisme de la projection en psychanalyse, à consolider l'assise narcissique du sujet, à affecter de non-existence, par l'épreuve du déni, une réalité perçue comme menaçante.

Expulser l'étranger serait donc se protéger contre l'agression, remettre en question à ce moment la pluralité du cosmopolitisme, éprouver à son corps défendant la traversée des signes qu'implique une expérience multiculturelle. La Californie dans ces deux romans aurait la fonction d'un canton périphérique: elle permettrait de remettre en question l'unité rigide d'une identité québécoise dont l'affectation d'un «nous» collectif marquerait par ailleurs la fragilité. La réalité amérindienne et métisse — ce qui implique la perception d'une hétérogénéité de l'identité québécoise — apparaît au fil du périple dans **Volkswagen blues**. Quant au roman de Godbout, il fait de la confrontation des univers québécois, californien et éthiopien le prétexte d'une traversée des cultures avec ce que cela suppose ici de malentendu, d'ambiguïté.

Spécificité de cette extra-territorialité californienne, cette *histoire américaine* se situe ailleurs et permet toutes les remises en question. À la limite, elle ne «nous» concerne pas vraiment. Une fois quitté le cadastre québécois, il est permis de dériver. Disponible à la pérégrination, le trajet n'obéit pas à des règles préétablies. Se perdre devient possible. C'est le cas de Grégory Francœur (dont le patronyme français est par l'adjonction du prénom, signe de l'ascendance maternelle irlandaise, l'indication d'une identité duelle chère aux romans de Jacques Godbout) qui, au hasard de son exil californien, en arrive à dévier, à se perdre au fil d'une intrigue qui cherche à se reconstituer, à trouver sens à travers le journal de prison.

Si l'extra-territorialité offre donc le prétexte à une fugue, à une fuite en avant où la mise en scène d'une problématique pluriculturelle peut advenir, il semble en revanche que le discours romanesque fasse place à l'obsession logophile comme à une façon de laisser des traces et de retrouver son chemin vers le Québec natal. Ainsi dans **Volkswagen blues**, la quête extra-territoriale fait coïncider la trace archétypale (celle des premiers explorateurs français de l'Amérique) et le périple jusqu'à San Francisco. Dans ce cas particulier, l'économie scripturaire[9] est déterminante: un frère nomade laisse épars les signes de son appropriation du territoire même si elle ne peut être que dérisoire. Il en est de même pour tous les immigrants qui ont foulé l'*Oregon Trail*.

> *D'une façon ou d'une autre, ils n'avaient pas tenu le coup et leurs os blanchis reposaient quelque part au bord de la piste. On leur avait*

---

9 J'emprunte cette expression à Michel de Certeau, *op. cit.* Cette thématique est développée plus précisément au chapitre X, p. 231-261.

fait une pierre tombale avec une inscription, ou encore une croix ou un monticule de pierres, ou bien on les avait ensevelis dans une fosse anonyme.[10]

La constitution de la toponymie est donc décevante. Elle fonde le privilège de l'appropriation mortifère. Que Jack Waterman soit un écrivain paralysé par l'inhibition — ce qu'il appelle le complexe du scaphandrier — n'est pas sans conséquences sur ce désir de compensation faisant appel au voyage. L'écriture déterminerait un bornage, une finitude. Les diverses traces laissées par Théo sont autant d'indications d'un parcours dont il faut reconstituer patiemment la trame. Les scarifications pratiquées sur le territoire américain (piste de l'*Oregon Trail*, inscriptions commémoratives du génocide autochtone) contribuent à affaiblir la jubilation ressentie au moment de l'élaboration toponymique.

L'écriture, entrevue comme technique de représentation, inscription graphique, permet d'orienter le sens du parcours tout en limitant la faculté de déplacement. Traverser librement le territoire américain est l'expression d'un désir, constamment freiné dans son accomplissement par le pouvoir de l'économie scripturaire. Pour Jack Waterman, écrivain de son métier, la quête obéit à un rituel précis: différentes pistes menant vers Théo sont offertes, laissant espérer une aperception qui coïnciderait avec la rencontre du frère. Le recours à l'économie scripturaire (à la graphie comme trace d'un parcours et élaboration cartographique) permet de rompre le caractère angoissant de cette immensité territoriale, fournissant ainsi l'occasion de mettre à l'écart le polymorphisme, l'hétérogénéité culturelle. Revenir à Montréal, comme cela est le cas des acteurs «québécois» de **Volkswagen blues** et de **Une histoire américaine**, déterminerait de ce point de vue une posture plus sécurisante, cherchant à satelliser ce qui était défini en Californie comme errance ou perte de sens.

Mais qu'y a-t-il précisément sous l'apparente nécessité du retour, repli territorial qui cherche peut-être à combler l'étranger/étrangeté? La structure ternaire que j'ai évoquée à propos des deux romans serait donc abandonnée comme si la mise en scène de l'étranger ne pouvait se fondre à l'univers montréalais. Il y a ici l'aveu, sinon d'un échec, du moins d'une impossibilité à constituer la pluriculture dans le contexte québécois. Revenons à la notion d'extra-territorialité. Pourquoi est-elle circonscrite à la Californie? Le Québec, territoire périphérique de l'empire américain, est un lieu de retrait, expression d'une ambivalence comme le dit si éloquemment Grégory Francœur dans **Une histoire américaine** en parlant de «gêne», de malaise.

Je devrai lui expliquer que nous ne ferons jamais partie, ni elle ni moi, des troupes de la nation la plus riche du monde. Cherche-t-elle une terre promise? Je lui offrirai l'hiver, le temps gris, la gêne, l'instabilité, la forêt [...].[11]

---

10 Jacques Poulin, *op. cit.*, p. 185.
11 *Ibid.*, p. 183.

La tentation cosmopolite est donc difficile. Le privilège de l'extra-territoralité n'est en fait légué qu'aux personnages définis comme «étrangers» dans le discours romanesque (Terounech et la Grande Sauterelle). Le retour vers le Québec natal coïncide avec le refus de la différence, l'entérination d'une logique du tiers-exclu. Refus donc de la tentation cosmopolite car la multiplicité des signes que propose l'univers californien — la surstimulation constante produite par l'univers marchand — entraîne le parasitage, la déperdition de l'intention communicative. Comme si l'existence d'un patrimoine (les formes pouvant être multiples: l'histoire, la tradition, le sens commun) assurant la possibilité de la vraisemblance référentielle, par l'utilisation de codes tacitement reconnus, était contestée.

Il y a un paradoxe propre à cette extra-territorialité. Le babil californien est avant tout le propre de l'étranger. Faire l'unité correspond au désir de la Grande Sauterelle lorsqu'elle décide de demeurer à San Francisco:

> *Elle était très contente que Jack eût décidé de lui laisser le Volkswagen. Elle allait quitter l'hôtel et vivre dans le minibus parce qu'elle n'avait pas beaucoup d'argent. Elle voulait rester un certain temps à San Francisco: elle pensait que cette ville, où les races semblaient vivre en harmonie, était un bon endroit pour essayer de faire l'unité et de se réconcilier avec elle-même.*[12]

Mais l'unité ne peut être obtenue qu'au prix d'un séjour en un lieu défini comme extra-territorial. En somme, l'étranger fantasmé, tel que nous le retrouvons dans les romans de Godbout et Poulin, possède cette faculté d'adhérer à des situations inédites, d'inaugurer une pensée du parcours qui n'est hantée ni par l'obsession de la cartographie — cadastre du territoire à parcourir — ni par le retour au Québec natal.

C'est pourquoi l'expérience californienne ne peut être que décevante pour les acteurs «québécois» de ces deux romans, échec qui amorce un repli territorial. Le morcellement est en effet la hantise de la dérive californienne et on peut comprendre dans cette perspective l'importance accordée aux thèmes de la reconnaissance, de l'identité, comme stratégies de défense répondant à cette problématique. La détermination d'un espace clos, la constitution d'une cartographie du territoire à parcourir seraient des manifestations diverses de la volonté de fonder un sens «propre». Ainsi l'économie scripturaire a-t-elle une fonction essentiellement déictique. Dans **Volkswagen blues**, elle justifie la distance entre le lieu d'origine (le point de départ du périple est Gaspé d'où une carte postale énigmatique a été postée) et un lieu d'arrivée problématique: San Francisco. Dans **Une histoire américaine**, le récit carcéral prend l'aspect d'une commémoration dérisoire, tentative de reconstituer la chronologie de cette saison californienne. L'écriture aurait ici une fonction représentative, façon de lutter contre le caractère déréel de cet espace californien.

---

12 *Ibid.*, p. 287-288.

Écoutez dit la fille, la vie est dure pour tout le monde.

Il y en a qui ne tiennent pas le coup, qu'est-ce que vous voulez... Ils se laissent porter par le courant et ils descendent...

La Grande Sauterelle intervint:

— Vous voulez dire qu'ils traversent le Chinatown et qu'ils vont échouer dans le bout de la rue Market? [...]

— Oui.

— Dans le bout de Market et Powell?

— C'est ça.[13]

En somme, préserver une identité stable, au cœur de cet espace californien, n'est possible que pour les seuls personnages définis comme périphériques: Terounech et la Grande Sauterelle. Stabilité cependant ambiguë, car elle demeure extra-territoriale, de façon à susciter une tentative de projection. Fascination ambivalente pour l'Autre puisque le narcissisme de Jack Waterman et de Grégory Francœur, retournant à ce Québec sécurisant, est modifié par l'idéalisation d'acteurs «étrangers» qui instituent une position tierce, ni ressassement de l'unité rigide (celle du «je» assigné au cadastre québécois) ni morcellement sans possibilité de recentrement, tels ces clochards du *Washington Square* à San Francisco, emportés par une frénésie ambulatoire. Le statut ternaire de l'étranger que j'ai proposé comme modalité du discours romanesque permet de rompre le narcissisme rétracté qui caractérise les interventions de Jack Waterman et Grégory Francœur. Comme si l'enveloppe énonciative rigide qui définit les lieux d'intervention de ces acteurs pouvait être abandonnée l'espace d'un instant par le recours à une idéalisation ambivalente. L'étranger étant ce personnage tiers, possédant les qualifications exceptionnelles attribuées à l'extra-territorialité californienne, assurant de cette facon un mouvement vers l'extérieur qui évite du même coup la remise en question de la rigidité cadastrale de l'univers québécois.

Une histoire américaine de Jacques Godbout est particulièrement proche de cette dynamique. Le pouvoir tout-puissant de l'oralité (fantasme d'une parole «libre» sans assignation à un corps textuel, à un bornage, à une mémoire) y est présenté comme une caractéristique médiatique de l'univers californien: compulsion frénétique à signifier, à produire un cumul, jamais pourtant centralisé, de significations, utopie d'un cosmopolitisme marchand. Contrairement à **Volkswagen blues** les manifestations de l'économie scripturaire sont beaucoup plus ténues et fragiles. Grégory Francœur dans sa prison californienne reconstitue à la suite de son arrestation le journal de son périple américain. Écriture de l'isolement, écriture qui isole, foisonnement autobiographique qui cherche désespérément un lieu d'inscription. Le pouvoir de l'écriture — associé à l'enfermement carcéral — cherche à compenser l'arbitraire généralisé de la signification que représente ici la Californie.

---

13 *Ibid.*, p. 276.

La structure du roman maintient l'hésitation entre ce qui est présenté comme élaboration discursive (la rédaction laborieuse du récit carcéral pouvant prendre la forme aussi bien de l'aveu — ce serait la *quaestio* rhétorique — que de la confession autobiographique) et la facture même de la description romanesque, surgissement instantané, presque photographique, de l'espace californien. Grégory Francœur tente, notamment par l'exercice de l'écriture, de reconquérir la mémoire de son séjour californien alors qu'il plonge au cœur d'un monde dépourvu, semble-t-il, de toute signification préalable.

La logophilie que l'on retrouve affichée dans **Une histoire américaine** (Grégory Francœur écrit afin de prouver son innocence, de rétablir la chronologie des faits) devient un succédané, la tentative d'échapper à l'inquiétante absence d'un sens prescrit. Le cosmopolitisme pourrait ainsi être entrevu dans ce roman comme le pouvoir insensé d'un brouillage, d'une parole qui ne peut d'aucune façon être certifiée par l'écrit. D'où la persistance d'une pensée du malentendu[14] dans **Une histoire américaine** comme si cette frénésie des signes de l'échange ne pouvait trouver un lieu d'apaisement, de relative stabilité.

L'économie scripturaire autorise un recentrement diégétique — c'est l'élaboration du journal —, ou fait l'objet d'une certaine parodie: Allan Hunger, médiéviste reconnu passant le plus clair de son temps à la bibliothèque universitaire est à la tête d'un réseau tiers-mondiste pratiquant la désinformation à grande échelle. L'écriture est vite confrontée à la perte de sens qu'il sera bien difficile de colmater. Il y aurait donc à côté de la figuration de l'étranger (Terounech) dans ce roman de Godbout une étrangeté du lieu. Les indices abondent dans le récit, qui justifient l'apparition de cette étrangeté. Les *chammas* de la résidence californienne, la lettre au timbre oblitéré en Éthiopie permettent de faire le pont, de justifier cette imbrication des lieux, d'autoriser cette pensée du malentendu.

De la même façon que Jack Waterman dans **Volkswagen blues** entrevoit la Californie comme lieu de rupture des illusions, Grégory Francœur y vit l'actualisation du cosmopolitisme marchand, enjeu d'une spéculation à l'exemple du trafic d'immigrants mis en place par Allan Hunger. Je pourrais multiplier les exemples quant à la persistance de cette «pensée du malentendu» dans le roman de Godbout. Les situations d'interlocution se caractérisent par des phénomènes de rupture, de brusques fractures du sens commun. On ne peut plus ici parler d'ironie, ce qui supposerait un jeu interprétatif à la faveur d'un savoir partagé. Cette pensée du malentendu est plutôt le fait d'univers référentiels distincts, ce qui entraîne la perpétuation du soliloque car l'interlocution, le dialogue, sont

---

14 Malheureusement, la plupart des travaux dans le domaine de la logique conversationnelle n'abordent pas directement cette question de l'incommunicabilité. Ils préfèrent plutôt quantifier les règles d'énonciation à observer pour la production d'un discours sans ambiguïté discursive. François Flahault dans **la Parole intermédiaire** (Paris, Seuil, 1978) a produit selon moi une théorie satisfaisante de ce ratage de la signification lors de phénomènes d'interlocution, élaboration théorique qui fait appel de façon stimulante à la psychanalyse.

eux-mêmes des conventions: expression de la fonction phatique qui refuse par ailleurs l'intention communicative.

> *Ma première expérience politique va te paraître ridicule [...] je l'ai vécue au coin des rues Chambord et Laurier [...]. À cette époque, même dans ce coin français de Montréal, l'on rencontrait parfois des Anglais, nos ennemis.*
>
> *— Pourquoi ennemis? demanda Terounech, les Anglais ont libéré l'Éthiopie des Italiens fascistes en 1944!*[15]

Impossible universalité de la signification, apologie de l'ambiguïté, la facture du roman de Godbout, par l'imbrication de ces thèmes, ne serait pas sans rappeler ce que Pascal Bruckner, commentant l'oeuvre de Naipaul, nomme un «cosmopolitisme du débris»[16]. À cet égard, l'étranger dans **Une histoire américaine** contribuerait à exemplifier le caractère déceptif de ce cosmopolitisme. Plus de points de repère ou de sauvegarde d'une unité. Chacun est l'étranger de l'autre et se condamne au transit, à l'errance. Ainsi Terounech: *Elle prétendait être en Amérique. Elle pourrait tout aussi bien [...] apprendre un métier à Los Angeles qu'à Berkeley. Elle rêvait de se fondre dans la foule, anonyme comme une enfant.*[17]

On le voit, la tentation cosmopolite dans le roman de Godbout est bien mince. L'Autre n'est plus fantasmé comme personnage cumulant les attributs inédits de l'altérité. À l'instar du dialogue entre Grégory Francœur et Terounech, l'ambiguïté est partout de mise. Le langage n'a plus pour fonction d'instituer le sens commun mais de le morceler. Faut-il cependant conclure à l'échec de cette tentation cosmopolite, au retour vers les modalités du local et du territorial que représenterait le Québec natal? Peut-on du même coup envisager une représentation de l'étranger qui ne serait pas associée *ipso facto* à l'extra-territorialité, de façon à «rapatrier» cette problématique au cadastre québécois? Cette ambivalence de la représentation de l'étranger que j'ai décelée dans les romans de Godbout et de Poulin traduirait-elle la commode expulsion de l'Autre afin de permettre, après l'expérience d'une proximité, la reconfiguration d'une intégrité territoriale?

Si cette symbolisation de l'Autre ne fait pas encore appel au sentiment de la proximité géographique, à la faveur de ce Québec urbain qu'est Montréal, justifiant alors une quête américaine, il n'en reste pas moins que ces deux romans mettent en place des stratégies novatrices. La pérégrination en territoire californien suppose une topologie du lieu déterminée par la problématique du «comment circuler», interrogation caractérisant le va-et-vient d'une énonciation voyageuse. Caractéristique importante de ces deux textes, la problématique de l'identité se déplace de l'unité du point de vue énonciatif (décrire d'un lieu situé

---

15 Jacques Godbout, *op. cit.*, p. 160.

16 Pascal Bruckner, «Le cosmopolitisme comme débris» dans **Communications**, nº 43 (Le croisement des cultures), Paris, Seuil, 1986, p. 117-126.

17 Jacques Godbout, *op. cit.*, p. 173.

comme déterminé le «comment ça se passe ailleurs») à l'effectuation de l'expérience du mouvement.

On rencontre dans ces deux romans une empathie certaine pour l'étranger (pour cet Autre «étranger» intériorisé au cœur de soi) et ce mouvement suppose du même coup l'exercice de l'identification, la possibilité de rencontrer chez un autre un «plus-que-soi»: cette idéalisation/abjection de l'étrangeté que l'on pourra ainsi convoquer ou rejeter. De plus, ce difficile cosmopolitisme est rendu dans toute sa complexité: polyvocité signifiante de l'espace californien chez Godbout, sédimentation entremêlée des pèlerinages en terre américaine chez Poulin. Il reste que Jack Waterman et Grégory Francœur, acteurs principaux de ces deux romans, doivent nommer l'extra-territorialité et rompre l'angoisse de l'inconnu par la mise en place d'une stratégie compensatoire dont l'étranger est l'acteur privilégié.

Nommer est toujours différencier. Peut-être faut-il seulement souhaiter que cette nomination de l'étranger dans le roman québécois contemporain ne soit pas seulement un cantonnement à la périphérie. Qu'elle induise en retour un questionnement plus global sur cette «tentation cosmopolite» et la constitution d'une énonciation pluriculturelle.